

L'AUTOBLOGGRAPHIE

Écritures numériques de soi

Gilles Bonnet

Le Seuil | « Poétique »

2015/1 n° 177 | pages 131 à 143

ISSN 1245-1274

ISBN 9782021219494

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.inforevue-poetique-2015-1-page-131.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

© Le Seuil. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Gilles Bonnet

L'autobiographie

Écritures numériques de soi

Du pacte autobiographique...

Consulter un site Internet d'écrivain, c'est d'abord inscrire dans une fenêtre de son navigateur un nom de domaine : www.lesliekaplan.net ; www.jptoussaint.com ; www.laurent-mauvignier.net ; www.jean-rouaud.com... Si le nom peut, dans le cas des sites Web les plus pauvres car uniquement dévolus à la médiation de l'œuvre et à sa publicité, scintiller sur la toile comme une enseigne lumineuse, il peut également, dès ce stade phatique, constituer un geste autobiographique. L'écrivain américain Amy Krouse Rosenthal intègre explicitement l'interrogation de son identité à l'adresse de son site, qu'elle intitule ainsi www.whoisamy.com. Le nom d'auteur fonctionne bien également comme titre d'œuvre, ou, mieux, d'une œuvre, qui donne accès, le plus souvent, à des masses documentaires – autoportraits, commentaires, avant-textes, entretiens... – qui entourent d'un halo paratextuel les ouvrages parus en format papier. C'est bien le nom propre qui vient, en tant que lien hypertexte, s'afficher comme le point central d'une activité foisonnante à laquelle, internaute, je peux accéder par induction, par simple clic sur un patronyme hyperlié. Si « le sujet profond de l'autobiographie, c'est le nom propre¹ », alors le site Web d'écrivain, dès le choix de son titre, s'inscrit, avec ses spécificités, dans un tel champ. Cliquer sur le lien « www.maulpoix.net » revient ainsi, tacitement, à consulter la page péritextuelle « Du même auteur », lieu matriciel, pour Lejeune, de la constitution d'un « espace autobiographique² ». Le nom propre trouve dans l'URL³ du site un moyen de se façonner en « nom d'auteur », qui « effectue une mise en rapport des textes entre eux⁴ ». Ainsi vient s'inscrire, au cœur des réseaux, la littérarité portée par un auteur certes aux contours en perpétuel mouvement, mais dont il serait périlleux de confondre l'instabilité avec la fameuse « perte d'autorité de l'auteur⁵ » dont Internet et la liquidité

1. Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, éd. du Seuil, 1975, p. 33.

2. *Ibid.*, p. 23.

3. Pour *Uniform Resource Locator* : désigne une adresse sur Internet.

4. Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur? », in *Dits et écrits I*, Paris, Gallimard, 1994, p. 798.

5. Philippe Bootz, in Claire Bélisle (dir.), *Lire dans un monde numérique*, Villeurbanne, Presses de l'Enssib, 2011, p. 221.

de ses productions textuelles seraient l'occasion, ou encore avec « l'échec de l'auteur » à quoi mènent les approches dites « par le dispositif¹ ». Le site Internet de l'écrivain contemporain organise ainsi une pluralité médiatique et générique – du journal en images, fixes ou animées, au simple CV – en forme de mosaïque de l'intime, dont une *e-poétique* est possible². (Dés) articulant ces multiples discours sur soi, aux modalités de lecture diverses, le site subsume une pluralité d'énonciations à portée autobiographique, que vient en outre dialogiser le fréquent recours aux échanges caractéristiques du format blog, comme en témoignent les sites de François Bon, Régine Detambel ou Martin Winkler notamment. Engagés dans une tension structurelle – le site épicerie de l'intime *et* mobile en perpétuelle évolution – et une pragmatique neuve – accès, interactivité, sérendipité –, ces discours consonnent en une chambre d'échos, que je voudrais nommer ici *autoblographie*.

Discontinuités

C'est d'abord une discontinuité discursive et générique qui la caractérise. Elle entretient bien entendu d'étroits rapports avec celle qui troue classiquement l'autoportrait et le journal intime conçu comme « série de traces datées³ », traces que le blog se contente de réorienter à rebours, selon le principe bien connu du classement antéchronologique. François Bon rédige ainsi très régulièrement des billets qui viennent enrichir son « Petit journal » sur Tiers Livre, à quoi il adjoint notamment une « chronique images », encore dénommée « journal images », tissée de « traces images, au gré des routes professionnelles et des voyages⁴ ». Pour autant, l'écriture Web déporte ce caractère structurel, en démultipliant énoncés et énonciations, et parvient à s'inscrire dans une nouvelle poétique de la rupture. La discontinuité inhérente au propos diaristique ressortit en effet à une pratique du caché/montré : l'allusif règne, qui ne se révèle entier et signifiant que pour le seul auteur :

[...] pour moi qui écris, les points de repère discrets que j'inscris sur le papier tiennent en suspens autour d'eux, invisible, un monde d'autres souvenirs. [...] Le discontinu explicite renvoie à un continuum implicite dont j'ai seul la clef⁵.

Le site Web pratique une tout autre discontinuité, tramée, elle, de saturation : il suffit de regarder le portail d'un site comme Tiers Livre pour ne plus savoir où donner de la souris... Le tabulaire exhibe sa profusion et son hétérogénéité, s'affichant

1. Serge Bouchardon, *La Valeur heuristique de la littérature numérique*, Paris, Hermann, 2014, p. 97.

2. Cet article se propose d'explorer un pan de cette e-poétique, ou poétique des œuvres littéraires numériques, dans la continuité d'un travail précédent : « L'hypertexte. Poétique de la relecture dans l'œuvre numérique de François Bon », *Poétique*, n° 175, mai 2014, p. 21-34.

3. Philippe Lejeune, *Signes de vie. Le Pacte autobiographique 2*, Paris, éd. du Seuil, 2005, p. 80.

4. <http://www.tierslivre.net/krnk/spip.php?article7>

5. Philippe Lejeune, *Signes de vie...*, *op. cit.*, p. 83.

comme l'étape obligée de toute quête d'un linéaire réconfortant ; la syntagmatique du récit, qui lie, suture, se trouve donc dans le même temps et promise, car à portée de clic, et mise au défi par une telle surabondance paradigmatique ; le site s'offre comme base de données, au sein de laquelle d'innombrables fragments peuvent être assemblés. A l'internaute-lecteur de composer un nouvel ensemble à partir de ces pièces éparses d'un récit de soi, par sa pratique de la *reliance*, reconfiguration dynamique des documents à disposition¹.

Utilisateur de SPIP – système de publication et de gestion de contenu sur Internet –, François Bon hérite de ce CMS² un cadre vide – ou *template* – qu'il s'emploie à peupler, jusqu'à même donner l'impression d'un excès de matière. Matière mémorielle, traces d'écrits que recense et organise, en les spatialisant donc, la page d'accueil. La volonté de mise en ordre s'affiche ostensiblement, comme en témoignent les différentes polices de caractères utilisées, qui soulignent la présence de catégories, et donc d'une hiérarchisation des données. Pour autant, l'œil ne tarde guère à se perdre dans une telle multitude de documents accessibles en même temps. De même, Jean-Philippe Toussaint propose-t-il une frise chronologique, *a priori* parée des vertus pédagogiques inhérentes à l'exercice – scolaire –, frise nourrie des couvertures de ses ouvrages, reproduites à la date de leur publication. Mais alors que l'internaute suit sans peine les premières années, il s'égare bien vite, tant l'horizontalité canonique de la frise se voit contestée par la verticalité vertigineuse du paradigme : les très nombreuses traductions s'ajoutent en effet, en colonnes, aux publications originales et exigent un double parcours, où la verticalité déconstruit l'ordre induit par l'organisation horizontale³.

C'est bien décidément d'une telle tension entre ordre et désordre, orientation syntagmatique et enfoncement paradigmatique, tabulaire et chronologique que naissent les discours autobiographiques d'écrivains du Net, que j'appellerai *écranvains*, dans la mesure où ils proposent des contenus spécifiquement écrits et composés pour une présence numérique. C'est le modèle foucauldien de l'hétérotopie que convoque la coprésence, sur telle page d'accueil, de rubriques appartenant à des systèmes sémiotiques distincts comme à des genres et statuts divers⁴. Les sollicitations se juxtaposent, nombreuses, entrant même en tension pour l'internaute sommé d'en éliminer la très grande majorité, au moins dans un premier temps. Or, une telle abondance de discours coïncide précisément avec le renoncement à une saisie globale et satisfaisante de soi. La page « Byo » d'Yves Pagès en témoigne, qui juxtapose deux

1. Voir Claire Bélisle, in *Lire dans un monde numérique*, op. cit., p. 147 : « Lire sur un support numérique commence par la localisation du texte ou du document à lire, puis son affichage sur l'écran avec une application compatible : ce faisant, le lecteur a déjà activé de multiples outils [...]. Devant en permanence intervenir, il fait l'expérience non plus de la lecture comme processus linéaire ou réflexif, mais d'abord comme processus dynamique de reconfiguration constante d'un univers à lire. »

2. Content Management System, ou « Système de gestion de contenu » : logiciel permettant la conception de sites Internet et d'applications multimédia.

3. <http://www.jproussaint.com/temps.html>

4. Michel Foucault souligne en effet comme définitoire de l'hétérotopie son « pouvoir de juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements qui sont en eux-mêmes incompatibles » (*Dits et écrits*, « Des espaces autres », Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, p. 758).

documents en format PDF accessibles par un simple clic. Le premier, « exhaustives », se veut une biographie officielle, continue et linéaire, rédigée à la troisième personne. Mais une telle objectivation vient heurter de plein fouet le second document, « énumératives », liste perecquienne de biographèmes, délinéarisant le parcours de l'auteur et l'inachevant en un manifeste anti-autobiographique : « Défaire la pelote entière, oser perdre le fil, débrouiller chaque nœud, ce serait trop long, et puis ça me reviendra plus tard, d'autres bribes de mémoire à insérer ici ou là¹... » Michel Volkovitch, quant à lui, se cantonnera à un « journal infime² » ; François Bon se sait condamné aux « autobiographies partielles³ », métonymiques et donc obliques, telle son *Autobiographie des objets*, appropriation autobiographique des *Mythologies* barthésiennes. D'abord publiée en ligne, cette œuvre s'est d'ailleurs poursuivie sur le site alors même que la publication papier en était déjà au format poche : contrairement au livre clos par définition, le texte numérique se sait perpétuellement inachevé, et se poursuivant, ajout après mise à jour, s'inachève d'autant, creusant sa propre incomplétude. De là la convergence entre une écriture Web de l'inachèvement et une conception d'un sujet parcellarisé⁴. Au biographème barthésien, désignant détails et aspérités retenus par l'autobiographe au détriment d'un continuum significatif, correspond donc le *biographème*, éclat d'extime à glaner dans l'épaisseur touffue d'un site.

Il n'est d'ailleurs d'autobiographie que réticulaire. Chaque site renvoie à un bouquet de liens amis : écrivains, librairies, éditeurs et revues spécialisées sont le plus souvent à l'honneur. Ravivant la tradition intertextuelle du journal personnel, le site propose ici une variante numérique d'autobiographie oblique, tant ces choix, s'ils dessinent une communauté d'intérêts, silhouettent également l'auteur à l'origine de cette sélection. L'autre, auquel renvoie un lien hypertextuel, n'est pas un miroir ni même un substitut, mais bien un nœud constitutif d'un réseau, que par là même il contribue à bâtir et façonner. En retour, ce réseau dont j'indique pour moi les frontières, par les choix que j'ai effectués, m'assigne une place, quelque part dans les mailles de cette toile ; quelque part mais non au centre. Ici le site d'« écranvain » obéit à des logiques structurelles proches de celles qui régissent le fonctionnement des réseaux sociaux⁵. La « tendance anthologique » définitoire du numérique favorise une telle proximité

1. <http://www.archyves.net/html/Documents/byo-enumeratives.pdf>

2. <http://www.volkovitch.com>

3. Pour un index de cette rubrique sur Tiers Livre : <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?mot250>

4. Voir, par exemple, ce que Nicole Caligaris, sur son site, écrit d'Antoine Volodine : « Volodine a cette écriture de l'unité révolue, une écriture rhapsodique, celle d'une pluralité de voix dont la dissonance, les écarts de registres, les aphasies, les pointes animales font la musique. Construit facette par facette, tout au long de la vie de l'écrivain et comme expression poétique de cette vie, le récit global forme un texte non lisse, composé de manques, dont les fragments convoquent, par contact les uns avec les autres, un texte de niveau supérieur, qu'il revient aux lecteurs de produire [...] » (http://pointn.free.fr/doc/museenoir/museenoir_volodine2.html).

5. Adeline Wrona, *Face au portrait. De Sainte-Beuve à Facebook*, Paris, Hermann, « Cultures numériques », 2012, p. 372 : « [...] les pages Facebook obéissent à un architexte standardisé jusque dans ses métamorphoses permanentes, et tyrannique, dans lequel l'identité individuelle se décline notamment en liste "d'amis" : l'autoportrait cache ou contient l'espace accueillant des portraits des proches, et c'est bien la somme des autres qui me constitue comme individu existant dans le réseau. »

entre la discontinuité de collecte propre au journal et l'organisation sous forme de listes et de séries des traces autobiographiques sur le site Web. L'écran vain pratique à foison la citation, à l'instar de Nicole Caligaris proposant dans la rubrique « Le passage des panoramas » une anthologie de textes rares – tel un hommage à Karl Kraus par Erwin Chargaff¹. L'espace numérique – où l'intime est toujours déjà extime adressé à autrui² – appartient bien à cette littérature de l'extrême contemporain, peu soucieuse de cette esthétique moderne de la rupture, mais vrai « temps de la relation » notamment intertextuelle³.

Sur Internet, je est *mon* autre. L'exposition même d'une intimité participe de ce principe de partage de ses propres goûts : on assiste, écrit Milad Doueïhi, avec ce choix récurrent du paradigme anthologique à l'« émergence d'une éthique individuelle ancrée dans l'acceptation de partager à partir d'une perspective personnelle ». L'incitation structurelle à la liste et à la disposition de contenus en séries ordonnées et référencées, portée par les caractéristiques techniques des sites et des CMS qui les déterminent et formatent, rencontre ici une aspiration collective, en favorisant « une réinsertion de la signature de l'individu⁴ » tout en confirmant le caractère « autrui-phanique » du phénomène numérique⁵.

Dévoilement

Qu'ils ressortissent au genre du blog ou non, les sites Internet d'écrivains ravivent, en un élan qui à la fois leur est spécifique et leur assure un rang dans le retravail contemporain des multiples modalités du discours sur soi, la tension entre la création et la réception des œuvres d'un auteur.

L'écriture sur site trame et tisse : elle relie ce que la lecture critique avait cru pouvoir définitivement dénouer. Voici que les deux faces de Janus, le nom, voire le pseudonyme de l'auteur, et sa réalité biographique, voire quotidienne, s'offrent désormais en même temps, côte à côte sur le même écran. C'est bien la « double vie

1. http://pointn.free.fr/doc/panorama/pano_kraus-chargaff.html

2. Oriane Deseilligny, dans sa thèse (Université Paris X, 2006), *L'écriture de soi, continuités et mutations. Du cahier aux journaux personnels sur le Web (1998-2003)*, écrit ainsi que « dans le geste qui consiste à mettre en ligne un écrit personnel, une narration de l'intime, il y a, plus qu'un mouvement d'introspection généralisé, le signe d'une crise globale de l'identité et, sinon du lien social, du moins du rapport à l'Autre. Par le biais de l'écriture et d'un genre de discours qui *a priori* semblent les plus éloignés de tout protocole communicationnel et les plus étrangers à l'interaction, contre toute attente, peut-être y a-t-il là l'indice d'un appel vibrant à l'autre ».

3. Se reporter à Dominique Viart et Bruno Vercier, *La Littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2005, p. 71.

4. Milad Doueïhi, *Pour un humanisme numérique*, Paris, éd. du Seuil, 2011, p. 44.

5. Stéphane Vial, *L'Être et l'écran. Comment le numérique change la perception*, Paris, PUF, 2013, p. 223 : « Nous vivons [...] une expérience du monde plus que jamais augmentée, dans laquelle les possibilités d'être en relation avec autrui n'ont jamais été aussi riches et variées. »

des écrivains», selon l'expression de Bernard Lahire¹, qui se trouve exposée, puisque le site, consciemment et constamment, organise la traversée du miroir. François Bon, sur Tiers Livre, évoque très souvent ses activités parallèles (charges de cours, lectures-performances, etc.). Son «agenda permanent» consigne même, avec la plus grande précision, les termes de ce «compromis temporel²» qui le contraint à ne pas consacrer la totalité de son temps à son œuvre. Mieux, il établit son site en un lieu de réflexion sur le «métier» même d'écrivain³, et en fait le lieu où, en relation directe et non marchande avec un lectorat étendu, il peut expliciter et détailler la double structure de son existence et les tensions identitaires qui en découlent. Régine Detambel, de même, scinde en deux parties très nettes les rubriques de son site: «Ecrire»/«Animer⁴»; Yves Pagès, lui, évoque sa «double casquette ni schizo ni migraineuse» d'auteur et d'éditeur⁵. Mais c'est probablement Martin Winkler qui articule le plus ostensiblement les deux facettes de ses pratiques professionnelles, puisque sur son site⁶ cohabitent des espaces dédiés à la médecine, son premier métier, et d'autres, entièrement dévolus à la littérature comme pratique immédiatement reliée à une identité sociale, ainsi qu'en témoigne la rubrique de son blog intitulée «Comment j'ai gagné ma vie (en/d') écrivant⁷».

Le site Web d'écrivain se fait fort, non seulement de tenir un discours sur le quotidien de l'auteur, de la trivialité de ses visites au supermarché à la mondanité de ses prix et récompenses littéraires, mais également et surtout de généraliser l'imaginaire vertical, que véhicule l'organisation antéchronologique du blog. Comme si écrire pour être lu sur la surface plane de l'écran impliquait un devoir moral de carottage dans l'histoire de l'œuvre. Nombreux sont ainsi les sites, en particulier celui de Jean-Philippe Toussaint, qui proposent une archéologie, extrêmement fouillée dans ce cas, de l'œuvre. Manuscrits, cahiers préparatoires, corrections d'épreuves viennent s'archiver pour doter de profondeur ce qui semble cruellement en manquer. Voilà donc que convergent l'imaginaire vertical d'un Internet truffé d'hyperliens par lesquels nous sommes invités à «creuser» la surface lisse du mot et de l'image⁸ et le désir d'éclairage génétique des œuvres parvenues à publication. Ou comment le document papier – brouillon, cahier de notes préparatoires, tapuscrit – emprunte son fonctionnement au numérique pour s'y lover et se l'approprier: je clique sur la couverture ou sur l'une des pages imprimées du livre dans sa version papier, et apparaissent les strates antérieures de son élaboration progressive. Sur le site de Toussaint, c'est une façade, celle de la bibliothèque de Canton, qui s'illumine de

1. Voir *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2006.

2. Se reporter à Nathalie Heinrich, *Etre écrivain. Création et identité*, Paris, La Découverte, 2000, p. 42-50.

3. Avec, d'ailleurs, la malice de l'interrogative, dans sa série intitulée «Ecrivain, un métier?»: par exemple, «auteur, baisse ton froc et gagne 10 000 € à Saint-Etienne» (<http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article3610>).

4. <http://www.detambel.com>

5. <http://www.archyves.net/html/AuteurEditeur.html>

6. <http://www.martinwinkler.com>

7. <http://wincklersblog.blogspot.fr/p/comment-jai-gagne-ma-vie-end-ecrivant-1.html>

8. Alexandra Saemmer, «Auteurs en réseau», in *Portraits de l'écrivain contemporain*, J.-F. Louette et R.-Y. Roche (dir.), Seyssel, Champ Vallon, 2003, p. 323.

néons qui assument de la sorte leur proximité, évidente à l'œil nu, avec l'hyperlien¹ : mise en abyme de l'écran à la platitude apparente, elle invite le lecteur à s'engouffrer à l'intérieur, et à pénétrer les dessous de l'œuvre papier : pas moins de huit états du manuscrit de *La Vérité sur Marie* sont ainsi consultables², construisant pour le lecteur attentif l'illusion d'une vérité de Jean-Philippe sur la *Vérité* de Marie.

Le geste de publication numérique des états antérieurs du texte paraît d'autant plus significatif que l'écran vain dissimule dans le même temps la véritable profondeur de son site, celle du code source. L'écran ne s'offre donc si volontiers comme à-plat, surface, qu'en tant qu'il constitue ce que l'on pourrait désigner comme un trompe-l'œil, mais numérique, où, à rebours des pratiques picturales, c'est la profondeur du programme et la perspective bien réelles du site Web qui sont dissimulées. Libre alors à l'internaute d'effeuiller l'œuvre littéraire remédiatisée – un livre ou des manuscrits scannés et disposés sur le site – pelure par pelure, état du texte après état du texte, et de se laisser ainsi bercer par la douce illusion de parvenir à quelque vérité de l'œuvre, d'ordre génétique, et donc biographique. Se radicalise en effet ici, avec les sites personnels d'écranvains, une réception que Philippe Lejeune débusquait dans la présence des auteurs conviés à parler d'eux sur les plateaux de télévision :

C'est ce que j'appellerai l'illusion biographique : l'auteur apparaît comme la « réponse » à la question que pose son texte. Il en a la vérité : on aimerait lui demander ce qu'il a voulu dire... Il en est la vérité : son œuvre « s'explique » par sa vie³.

Dès lors le lecteur, bénévole herméneute, se voit pris au dépourvu par cette « rephilologisation » du texte, qu'il n'est pas impossible de considérer », affirme avec raison Jan Baetens, « comme une évolution antilittéraire, car antiherméneutique » : puisque alors « le positivisme textuel écrase toute approche herméneutique », « on pense avoir tout dit en montrant tout, y compris en montrant de manière multimédia⁴ ». Cette « autobiographie de la création⁵ » qui envahit littéralement des sites comme celui de Toussaint, tramé de manuscrits et de divers éléments paratextuels, y gagne une profondeur supplémentaire de se détacher sur le fond apparemment plan du site. D'un côté, la puissance performative d'une écriture en projet et en acte, qui a, on le sait déjà, atteint son but puisque l'œuvre publiée existe ; de l'autre, une vitrine qui se prétend anhistorique – quand le programme, dérobé à la vue de l'internaute, recèle précisément une extrême puissance performative.

Théorème : toute œuvre fictionnelle plongée dans un site Internet d'écrivain subit une poussée autobiographique proportionnelle à la présence, en ce site, de documents sur la genèse desdites œuvres. Scanner un cahier, un brouillon, à l'instar de François

1. <http://www.jptoussaint.com/maison.html>

2. <http://www.jptoussaint.com/la-verite-sur-marie.html>

3. Philippe Lejeune, *Moi aussi*, Paris, éd. du Seuil, 1986, p. 87.

4. Jan Baetens, « Quelles pratiques pour quels enjeux? », *Protée*, vol. 32, n° 2, 2004. En ligne : <http://id.erudit.org/iderudit/011173ar>

5. Philippe Lejeune, *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*, op. cit., p. 58.

Bon enrichissant en une nouvelle collection, à la rentrée 2014, « Raison double¹ », ses textes initialement parus chez Minuit ou Verdier, de leurs états antérieurs, c'est ainsi exposer la rature, plus encore que l'écriture. Or, dans le repentir le lecteur croit débusquer, derrière l'auteur, la personne, dans ses tensions profondes. La matérialité même y aide, puisque la graphie personnelle se donne à voir – pâte manuscrite inaccessible au simple lecteur de l'œuvre imprimée –, graphie qui signale le *geste*, en porte trace et témoignage, à rebours donc du cheminement habituel qui veut que « du cahier à l'ordinateur, on perd[e] l'écriture et la trace personnelle² ». La rature n'y est pas niée, mais bien au contraire exhibée et donc archivée. C'est que le texte s'y donne comme *image*, sans transcription, mais dans sa matérialité originelle porteuse des intentions premières de l'écrivain. De là sa puissance d'évocation non d'une œuvre, mais d'une écriture en acte :

J'avais ruminé de les transcrire – écrit François Bon de ses cahiers à l'origine de *Décor ciment*. Mais pas envie de se remettre le nez à ras des mots, des bricolages, des recopiations, des impasses. Je suis plutôt curieux, aujourd'hui qu'à nouveau nos outils numériques nous permettent de penser la création graphiquement, et non plus le livre numérique comme projection textuelle linéaire, les feuilleter en grand écran sur mon ordi c'est une étrange façon de repasser par les heures, lectures, explorations de l'époque³.

Une telle réflexivité ausculte, souvent avec véhémence, la légitimité d'une écriture littéraire numérique, accédant à cette « dimension métamédiatique » caractéristique des textes nativement numériques soucieux de penser « leurs relations aux médias⁴ ». C'est que l'écran vain se voit ou se croit souvent contraint de produire un discours de justification pour chacun des médias qu'il convoque. L'autobiographie vient ici revisiter la scène primitive de toute autobiographie, le *récit de vocation*, et en offrir son avatar transmédiatique. Yves Pagès déporte ainsi la pratique du journal, du cahier vers le diaporama, et devra justifier ce péché de transmédiation qui fait de lui un scriptural-traître : ses clichés sont ordonnés par année, narrant sans mots le fil d'une existence. Sur la même page, il insère un long « diapora-moi » qui enchaîne les autoportraits photographiques⁵. Ce recours au médium photographique s'accompagne, à droite de la page, d'un texte, cette fois, encadré, qui narre la découverte du médium photographique, selon une logique très nette, qui va du désintérêt initial à la passion ultérieure – comme pour dédouaner celui qui n'était pas dès l'origine, qu'on se rassure, un obsessionnel de l'iconique. Entre le « Peu touché à la photo, du temps de l'argentique », qui ouvre le texte, à la mention des travaux présentés sur cette même page, se situe un classique récit de vocation, étape par étape, jusqu'à

1. <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article3619>

2. Philippe Lejeune, « Cher Ecran... » *Journal personnel, ordinateur, Internet*, Paris, éd. du Seuil, 2000, p. 384.

3. <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article3930>

4. Anaïs Guilet, *Pour une littérature cyborg : l'hybridation du texte littéraire*, thèse soutenue en 2013 à l'université de Poitiers, p. 319.

5. <http://www.archyves.net/html/vraccoprodphoto.html>

un climax, plaisamment désigné ici comme « déclic ». Yves Pagès scande ce récit de précisions techniques : le médium choisi est issu de dispositifs technologiques, dont la possession, liée au progrès, fournit autant de marqueurs temporels : un « 6 × 6 de marque soviétique » pour les premiers pas, puis les « éphémères polaroids » et enfin le numérique¹. Sans doute est-ce là une spécificité de l'autobiographie quand elle s'offre sur le mode de ce *récit de vocation transmédiatique*, que de se focaliser à ce point sur les dispositifs comme catalyseurs historiques et mémoriels. Est-ce un hasard si François Bon, figure de proue de l'Internet des écrivains, publia une *Autobiographie des objets*? Et si le texte bute, en ses dernières lignes, contre l'objet ultime, à savoir le livre, enclos dans l'armoire du grand-père, et qui ne sera pas évoqué, contrairement à tous les objets techniques précédemment décrits²? On en doute, si l'on observe sa propre autobiographie numérique, où cette fois il narre non pas la découverte de la photographie, mais, plus largement, celle de l'informatique et d'Internet. En cette « petite tentative d'autobiographie numérique », François Bon déploie la même poétique que Pagès photographie : le texte s'ouvre sur le degré zéro de la compétence informatique, à savoir l'achat en 1982, année de publication du premier livre chez Minuit, d'une « édition Flaubert reliée cuir en 16 tomes » ; il s'achève par la mention de l'objet technique *up to date* : l'iPad. Au milieu fourmillent les expériences successives, narrant l'histoire d'une conversion, mâtinée d'un prosélytisme assumé. Contre vents et marées, entouré de rares confrères, François Bon aura imposé à ses éditeurs – et à ses lecteurs – informatique et numérique comme lieux privilégiés de sa production littéraire :

1983

Cependant, j'en suis déjà à ma 4^e machine à écrire : à ruban bicolore et retour chariot manuel, à ruban puis touches électriques, à sphère, puis à « marguerite » et l'apparition d'une nouvelle fonction : je peux revenir sur les 15 derniers caractères et les corriger avant la frappe. J'ai toujours du papier carbone pour faire « un double », et des ciseaux et de la colle pour le montage du texte.

1988

Je reçois mon premier ordinateur, un Atari 1040. Parmi mes amis, Daeninckx, Bergounioux et Novarina ont le petit Mac Classic qui ressemble à un cube, Pierre Michon un Amstrad. J'ai une imprimante à aiguilles avec rouleau de papier perforé. Il n'y a pas de disque dur, d'abord charger la disquette système, puis la disquette traitement de texte, puis la disquette travail. Avoir sur soi la disquette en double.

1990

Nous sommes d'accord sur le nouveau manuscrit avec Jérôme Lindon, des éditions

1. *Ibid.*

2. François Bon, *Autobiographie des objets*, « L'armoire aux livres », Paris, éd. du Seuil, « Points », 2013, p. 234-237.

de Minuit. Je lui demande s'il veut la disquette, il me répond : « Je hais la littérature MacIntosh. » Puis, 2 jours plus tard, téléphone : « Envoyez-moi quand même votre disquette¹. »

L'initiation véritable aura lieu en 1996, avec la découverte d'Internet, grâce à un modem de 10kb, et de la possibilité de télécharger *Les Fleurs du mal*. Nuit obscure que celle-ci, semblable au « déclic » de Pagès, et qui décidera de la suite : là s'est manifestée la puissance d'une technologie, en une expérience que l'on pourrait nommer *technophanie*, et qui donna confiance à l'écrivain apprenti internaute. L'autoblographie exploite d'ailleurs ici une tendance majeure du discours Web, fasciné par *l'objet*, que les technologies de saisie par l'image rendent immédiatement présent, voire évident. Dès lors, la mise en scène/mise en site de soi emprunte les détours de l'indirection, en particulier métonymique. Tel cliché d'objet quotidien se verra chargé de suggérer son utilisation répétée, un contexte, des goûts personnels... qui dessineront peu à peu un autoportrait par la bande.

... à la négociation autoblographique

Repartons donc du nom propre comme étendard brandi dès le nom de domaine, pour tenter d'acclimater à ces nouveaux développements médiatiques de la présence de l'écrivain la célèbre équation définitoire du pacte autobiographique : *auteur* = *narrateur* = *personnage*. Le statut de *webmaster* viendrait simplement accoler une quatrième valeur et entrer dans ce même rapport idéal d'identité avec les trois instances préexistantes. Pour autant, les constats précédents, qui visaient à cartographier, même partiellement, quelque chose comme une instabilité profonde et un éclatement polysémotique et plurimédiatique, du discours sur soi, incitent à la prudence. Lejeune lui-même ne tarda guère à apercevoir ce que son modèle pouvait receler d'excessivement formaliste et dogmatique. La notion de pacte implique en effet un engagement et une fixité des règles instituées dès l'abord qui semblent peu accessibles au support numérique, dont la poétique accorde une place importante à l'inachèvement ou à la mobilité des identités. L'exemple le plus frappant est peut-être celui de la série de billets apparue en 2013 sur le site de François Bon. Intitulée « Histoire de mes livres », elle entretenait une savante ambiguïté quant à son objet, le possessif posant question. Le projet autobiographique disait, dès son titre, son souhait de se focaliser sur la vocation d'écrivain, et l'articulation entre la lecture des autres et une écriture propre. Mais quelques semaines plus tard, le flou significatif se dissipait, puisque désormais ces billets étaient accessibles sous le titre des « Livres qui m'ont fait ». Peut-être lui-même déçu par cette transparence de la désignation, François Bon, mi-2014, opta pour un troisième titre, lui plus

1. <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article3674>

énigmatique : « Livres qui vous ont fait ». Voici rétabli un tremblé de l'identité, plus conforme aux expérimentations caractéristiques des sites d'écranvains, que le simple « Livres qui m'ont fait » un temps choisi. Le même auteur multiplie d'ailleurs les modalisations pour finalement désigner le texte qui, au sein de son site, est chargé de dérouler le fil de son existence avec le plus de précision, comme une « petite tentative d'une web-autobiographie malléable¹ ».

L'autobiographie, toujours recommencée, car incessamment défaite, échouée, ne saurait en effet se satisfaire d'un pacte ni de quelque contrat que ce soit passé par-devant telle ou telle instance de contrôle du Web. Sa spécificité réside bien plutôt dans son instabilité définitoire, qui en fait non une relation de confiance, mais un champ magnétique de tensions, dans lequel entrent les lecteurs qui acceptent que les règles du jeu soient très fréquemment chamboulées alors même que la partie est en cours – et qu'on ne sait pas vraiment quand elle prendra fin, ni même si elle le peut. Au paradigme du *pacte*, inhérent à l'autobiographie dans la conception de Lejeune, il convient donc de substituer, pour désigner au mieux les rapports entre l'écranvain et ses lecteurs connectés au sein du champ autobiographique, celui de la *négociation*. Mobilité des valeurs, adaptation au contexte, trocs et concessions rythment ce lien dynamique, quand l'équanimité garantissait devant témoins la sérénité des contractants. Le site lui-même contribue à une telle instabilité, sous la modalité du nomadisme de ses contenus, qui incite l'internaute à composer l'autobiographie de l'écrivain comme un parcours, non de l'ordre de l'autoroute de l'information, balisée et normée, image de l'autobiographie classique, mais bien plutôt à l'imitation des chemins de traverse que l'on emprunte et explore comme on erre : *erre*, du nom de cette œuvre séminale de François Bon créée en html sur et pour son site, définie par l'usage que l'on peut en faire : « un site où 2 fois le même parcours serait impossible² ». C'est bien l'usager-lecteur qui active, actualise l'autobiographie, dispositif parcellaire virtuel en attente de tels parcours imprédictibles en raison des bifurcations et des combinaisons qu'ils nécessitent.

Pour Lejeune, le principe d'identité se niche au cœur de toute autobiographie, celui de la ressemblance définissant la biographie. L'autobiographie s'invente un tiers lieu, qu'il faut bien placer sous le signe de l'instabilité. L'éclatement énonciatif et générique caractérise la production textuelle constitutive du site Web d'écrivain, entrelacs obscur de fiction et de non-fiction, fallacieusement unifiée par un « je » finalement indiscernable, oscillant sans cesse entre le statut de personnage et ceux de narrateur, d'auteur... L'autofiction est toujours à la porte de l'écriture autobiographique, puisque toutes deux organisent une semblable estompe des fonctions et statuts. Ce qu'Isabelle Escolin-Contensou constate à propos de « l'énonciation du blog », on le reportera sans peine aux sites personnels d'écranvains : « la séparation entre l'inscripteur, l'écrivain et la personne est [...] incertaine. Stabiliser la référence est impossible³. » Pourtant, dès ses balbutiements, Internet s'impose comme l'espace-temps du moi, comme en

1. <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article3569#5>

2. <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article3094>

3. « Le blog, nouvel espace littéraire entre tradition et reterritorialisation », in Christelle Couleau et Pascale Hellégouarc'h (dir.), *Les Blogs. Écritures d'un nouveau genre?*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 17.

témoignèrent, dans la seconde moitié des années 1990, les « pages personnelles », que prolongent aujourd'hui blogs et réseaux sociaux. Que les écrivains s'emparent d'une telle pratique généralisée ne ressortit ni à un opportunisme superficiel ni à une convergence circonstancielle. C'est bien plutôt parce que la nature même de la communication numérique redistribue les rôles et complexifie les schémas habituels qui parvenaient à distinguer nettement destinataires et destinataires, qu'elle vient se ficher dans la fracture du sujet dont toute une littérature contemporaine ne peut que se faire l'écho. La tension entre fluidité du texte, interactivité, et dynamisme de la lecture « ergodique¹ » menée par un *w/reader* – lecteur et auteur – concurrençant la figure classique de l'auteur unique d'une part, fragmentation extrême du propos et affirmation du site Web comme espace d'appropriation personnelle de l'autre, aimantée par l'exhibition d'une œuvre comme centre d'un discours paratextuel proliférant, rencontre en effet de plein fouet les tensions inhérentes à l'écriture du moi.

Le médium numérique et les CMS qui en trament ces points d'ancrage que sont sites et blogs incitent-ils à la fragmentation du discours, à la disposition sérielle de notules, aux échanges constants avec une communauté et au suspens perpétuel du sens placé sous la coupe d'un inachèvement structurant ? Les voilà en phase avec un for intérieur défini comme « forum houleux » d'un sujet qui « n'est rien d'autre que la série – sans dernier mot que le dernier prononcé – de ses discours, de ses apparences, de ses *personae* qui sont dépourvues de point de fuite² ». L'autoblogographie s'ente sur la convergence de ces deux instabilités, qui tissent sa spécificité de discours sur soi perpétuellement mis à jour : « Le sujet, chaque sujet est centre et source. [...] Mais le sujet lui-même n'est pas assuré [...] ontologiquement : tel en ce moment, autre à tel moment, sans vocation à la totalisation³. » Yves Pagès, au terme de sa liste (« énumératyves ») de « bribes de mémoires » confinant à l'autoportrait, confesse une telle pluralité comme seul symptôme accessible d'un sujet :

[...] ça fait du bien de s'énumérer à rebours, on croyait pas avoir été si nombreux en cours de route, plusieurs personnes distinctes à se passer le relais, du nous dans le je, la réciproque aussi, de moins en moins seul, avec tous ceux du dehors qui ont fait leur trou à l'intérieur⁴.

L'autoblogographie qui trame les sites d'écrivains vient donc retourner le couteau dans la plaie vive du sujet et de tout discours qu'il peut être tenté de tenir sur lui-même. On comprend dès lors que Philippe Lejeune ait souhaité dénier aux « nouveaux outils de communication » la possibilité même de prendre en charge un discours de type autobiographique : parce que friand de textes brefs, Internet ne serait pas en

1. Notion définie par Espen J. Aarseth dans son ouvrage *Cybertext: Perspectives on Ergodic Literature*, Baltimore, Maryland, The Johns Hopkins University Press, 1997. Se reporter également à Marin Dacos, « Read/Write Book », introduction à l'ouvrage du même titre (<http://books.openedition.org/oep/136>).

2. Michel Beaujour, *Miroirs d'encre. Rhétorique de l'autoportrait*, Paris, éd. du Seuil, 1980, p. 345.

3. *Ibid.*

4. <http://www.archyves.net/html/Documents/byo-enumeratyves.pdf>

mesure d'assumer la continuité inhérente au texte autobiographique¹. Mais isoler le support de toute autre mutation ne permet probablement pas de saisir la totalité des enjeux. C'est en réalité d'ailleurs que sourdent les réticences de Lejeune, réservé à l'égard des atteintes à la conception d'un sujet souverain en lesquelles on a pu déceler, avec Sherry Turkle notamment, une convergence historique entre l'avènement d'une postmodernité marquée par la *french theory* des années 1970 – « *a post-modern aesthetic of complexity and decentering*² » –, et celui d'un moi décentré induit par le cyberspace et ses spécificités. Dès *Moi aussi* (en 1986), Philippe Lejeune était passé, non sans humour, aux aveux : « [...] oui, je suis dupe. Je crois qu'on peut s'engager à dire la vérité ; je crois à la transparence du langage, et en l'existence d'un sujet plein qui s'exprime à travers lui³ ». La discontinuité définitoire du site se situe non pas à rebours de cette identité auctoriale visée par l'autobiographie classique, mais s'invente, dans une historicité et du genre et de son objet.

Le site Internet s'inscrit d'ailleurs dans une constellation d'espaces numériques connectés, où le moi se diffracte à l'envi : fil Twitter, page Facebook, compte Instagram pour le dépôt de clichés photographiques ou chaîne personnelle de vidéos hébergées par YouTube dessinent une intermodalité susceptible d'offrir de nouveaux espaces aux « états multiples d'un sujet interne dont les contours bougent au contact de la réalité⁴ ». Une telle pluralité instable caractérise donc le propre des écritures contemporaines de l'intime et dans le même temps s'inscrit pleinement dans les problématiques actuelles liées au numérique, en requérant de l'internaute le passage d'une simple littératie à cette *translittératie* définie par Sue Thomas comme « l'habileté à lire, écrire et interagir par le biais d'une variété de plateformes, d'outils et de moyens de communication⁵ ». Diffuse sur plusieurs canaux, l'*identité numérique* devient alors le « centre » paradoxal, car pluriel et mobile, d'une nouvelle modalité de discours sur soi, *l'autobiographie*.

Université Jean Moulin-Lyon 3

1. Philippe Lejeune, « L'autobiographie et les nouveaux outils de communication », conférence prononcée à Lyon le 6 octobre 2011, accessible à l'adresse : www.autopacte.org/nouveauxoutils.pdf

2. Sherry Turkle, *Life on the Screen. Identity in the Age of the Internet*, Londres, Phoenix, 1997 [1995], p. 20.

3. Philippe Lejeune, *Moi aussi*, op. cit., p. 30.

4. Bruno Blanckeman, *Les Fictions singulières. Etude sur le roman français contemporain*, Paris, Prétexte, 2002, p. 36.

5. Sue Thomas et al., « Transliteracy : Crossing Divides », *First Monday*, vol. 12, n° 12, décembre 2007, (<http://journals.uic.edu/ojs/index.php/fm/article/view/2060/1908>). Le passage cité l'est dans la traduction de François Guité (<http://www.francoisguite.com/2007/12/la-translitteratie/>).